

# Emma, fille de Charlemagne

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 23

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222597>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## LE MILITERO DAI Z'AUTRO IADZO

VO l'é dza de dâo trâi coup : lè militéro dâi z'auto iadzo l'ètant tot parâi dâi coo quemet on n'ein a jamé revu du leu. N'è-te pas leu que l'ant fé lo camp dâo Rhin ein cinquante-six—cinquante-sat, et principalement leu que l'ant dèguenautsî lo Sonderbon ein quarante-sat. Quemet desâi onna vilhie tsanson :

Noùtrè sordâ sant dâi luron  
Qu'ant reinversâ lo Sonderbon.

Po dâi luron, l'ètai dâi luron d'attaque, du lo pllie petit sordâ, tant qu'âo gros majo.

Einfîn quie ! Lo vo dio, rein de pe erâno âo mondo Que clia vilhie melice et cein, vo z'ein repondo ; Câ cein avâi l'air d'oouie avoué cliâio gros pompon, Cliâio chacot de grognâ et cliâio galé guidon : Drapeaux asse petit qu'on motchélo de catsetta Qu'on einfatâve âo bet dâo canon dâo fusi Dâo preni dâi sergent de tsâque compagni.<sup>1</sup>

Et lào musique. Lè noùtrè pouant pas pidâ avoué. Faillâi vère lo bombardon. Quand zonna, lè fenne prèyivant lo bon Dieu et lè moussè s'allâvant reduire dèso lè gredon de lào mèregrand. L'ètai pî que lo tounerro po la brison.

Et lài avâi ti lè z'auto z'instrument :

Lâi avâi la serpeint, lo fifre, lo tambou,  
La coula, l'ophiclé, la pioula, lo toutou,  
La trompette, lo cor, lè plliaque, l'épouffaire  
Que sè pouâve allonzi, qe fasâi la romnâre ;  
Et lo tambou de basse avoué la zonna-na.

Faillâi dâo thorax po sofliâ dein ti cliâio z'affère, allâ pî. L'è que, l'ein avant de cliâio coffre dein clli teimps. N'avant pas pouâre que lào chiâotâi. Lài sofliâvant de tot lào corradzo. Lè get vegnant asse gros que dâi truffie tserdon, lè djoûte s'eimpètbliaâvant à èclliètiâ et l'ètant asse rodze qu'on drapeau fédérât tot batteint nôovo. Mâ quinte débordenâie, assebin !

Aprî cein, lào faillâi à bâire, po refère dâo son.

L'è que, dein clli teimps, on bon verro de vin betâ avoué on par d'auto derrâi lè tètè vo fasâi rein de mau. Sè faillâi pas soulâ, lè su. Mâ on sè souyîve. On accutâve lo capitaino.

On dzo, devant on camp, stisse dit dinse à sè sordâ :

— Sordâ ! vu pas vo dèfèindre de bâire, sarâi mau fé et vo m'accuterâi pas. Mâ vu vo dere que vo n'âi pas faulta de bâira tot cein que vo pouâide teni. Cliâio que tignât chopine dèvètrant bâire que quartetti ; cliâio que tignât on demi-pot, bèvètrant chopine ; cliâio que tignât on pot fifètrant on demi-pot. Et ti dinse, tsacon la mâiti. Dinse, mè, voutrun capitaino, que tigno mè houit pot, n'ein vu bâire que quatro.

Credouble, cein l'ètai dâi luron !

Marc à Louis.

Ah ! ces gosses ! — Charlot arrive chez son oncle, nouvellement marié.

— Alors, oncle, t'es fait bien du mal ?  
— Comment cela ?  
— Papa dit que tu es joliment tombé dans la trappe !

<sup>1</sup> « La vilhie melice », de C.-C. Dénéreaz.

## ENCORE LUTRY

POUR trouver le vrai Lutry, c'est encore sur la grève qu'il faut aller. Fuyant les bancs neufs que le quai moderne et minuscule — heureusement — offre en été aux étrangers débarqués des vapeurs, des femmes sont assises sur une pierre, sur un tronc d'arbre abattu. Que d'enfants !... On se livre, à Lutry, à un actif élevage de l'espèce humaine. Tirant l'aiguille, les mères raccommode les langes, tricotent des bas, ou encore guident les premiers pas de leurs rejetons. En voilà un qui s'essaye, tout au bord de l'eau, soutenu par un poing vigilant. Ses jambes, un peu torsées et très maladroites, s'embrouillent l'une dans l'autre. Qu'importe ! il rit aux mouettes, aux petits poissons frétilants.

— Laissez-le dans sa poussette, M'ame, Bolo-mey, crie une voix. Il n'est pas encore mûr pour la marche !

Tous les âges sont représentés sur le sable de la grève, gosses impayables aux gros pieds enfermés dans des chaussures de laine, aux joues qui pendent, aux yeux qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'ouvrir parmi tant de boursoufflures ; vieilles qui vont lentement, appuyées sur des cannes, suivies de leur ombre épaisse ; jeunes femmes silencieuses, oubliant au bord de l'eau bleue leurs griets contre la vie, contre les hommes ; petites filles penchées sur une poupée vêtue de rose...

Immaculés, comme taillés dans un marbre sans défaut, tristes de toute cette blancheur qui les rend irréels, deux cygnes approchent, lents, majestueux, vrais rêves posés sur l'eau calme... Mais il en est d'eux comme des humains qu'il vaut mieux voir de loin, de très loin... A les considérer de près, on découvre un bec orange qui s'ouvre pour souffler méchamment, des yeux jaloux, une vraie tête de vipère, triangulaire et bête, et aussi des pattes indolentes qui remuent sans grâce, frôlant le sable du fond pastillé de cailoux blancs.

— C'est le père et la mère ! affirme un gamin. Le père, il ne peut pas voler...

— Le père, il ne vole pas ? questionne une voix naïve.

— Non !... les pères nagent. Ils ne volent pas... Il n'y a que les mères qui volent...

— Alors pourquoi il a des ailes, le père, s'il ne vole pas ?...

Sans se laisser démonter par cette objection captieuse, le gamin reprend avec plus de force :

— Je te dis : les mères volent ; les pères volent pas... C'est comme ça...

— Ces deux, c'est les jeunes de l'année passée ?

— Oui !... Ils ont pris le nid pour eux. Ils ont chassé les vieux.

— Et les vieux, où sont-ils ?

— Peuh !... Ils ont été crever par quelque coin. Quand on est vieux !

— Les cygnes, ils mangent du poisson ?

— Sûr ! Les gros poissons... Et puis les gros poissons mangent les petits et les petits mangent les mouches...

— Et les mouches ?

— Elles mangent les moucheron...  
— Et les moucheron ?  
— T'inquiète pas !... Ils savent bien trouver ceux qu'ils doivent manger !

Enfants de Lutry, vous êtes magnifiques !... Avant de vivre, vous connaissez la vie !

Le soleil descend pour se percher une seconde sur le dos noir du Jura. Pâle, froide, l'eau s'égaie soudain de larges taches rouges. Parentes des cygnes par la magnificence indolente de leurs lignes, les montagnes de Savoie veillent au-dessus de la brume laiteuse qui monte du lac en longs rubans parallèles... Une barque se hâte, posée sur l'or des flots, car elle sait que l'heure de gloire sera brève et qu'après viendra la nuit.

— Regarde-voir le soleil, crie un des gamins. Il paraît moitié plus gros qu'avant...

A quoi le gosse qui soutenait que « les pères ne volent pas », répond vivement :

— Si j'avais un flobert, je tirerais dessus... pan ! pan !  
Benjamin Vallotton.

## EMMA, FILLE DE CHARLEMAGNE<sup>1</sup>

Eginhard, notarius de Charlemagne, s'acquittait si honorablement de ses devoirs à la cour qu'il était bien venu de tout le monde ; mais il était surtout aimé de très vive ardeur par la fille de l'empereur, nommée Emma, fiancée au roi des Grecs. Quelque temps s'était écoulé et leur amour mutuel ne faisait que s'accroître de jour en jour. Retenus qu'ils étaient par la crainte de la colère impériale, ils n'osaient faire, pour se trouver ensemble, de périlleuses démarches : mais un amour opiniâtre surmonte tous les obstacles. Ainsi, le noble jeune homme, se sentant consumer par une passion que rien ne pouvait éteindre, et désespérant d'arriver par un intermédiaire jusqu'aux oreilles de la jeune fille, prit tout d'un coup confiance en lui-même et, une nuit, il se rendit secrètement à l'appartement qu'elle habitait. Là, il frappe doucement à la porte, s'annonce comme porteur d'un message de la part du roi, et obtient la permission d'entrer seul avec la jeune fille et l'ayant charmée par de secrets entretiens, il put enfin la presser dans ses bras et lui témoigner son amour.

Mais lorsqu'à l'approche du jour, il voulut profiter du silence de la nuit pour s'en retourner, il s'aperçut que, contre toute attente, il était tombé beaucoup de neige et, craignant que la marque des pieds d'un homme n'amènât sa perte en trahissant son secret, il n'osa pas sortir. Les angoisses, la frayeur causée par le sentiment de leur faute les retenaient tous deux dans l'appartement, et là, au milieu des plus vives inquiétudes, ils délibéraient sur ce qu'ils devaient faire, lorsque la charmante jeune fille, que l'amour rendait audacieuse, imagina un expédient : Prendre, en se baissant, Eginhard sur ses épaules, le porter avant le jour jusqu'à l'appartement qu'il habitait, qui était situé près de là et, après l'y avoir déposé, revenir en suivant soigneusement la trace de ses pas : tel fut le moyen qu'elle proposa.

Cependant l'empereur, sans doute par l'effet de la volonté divine, avait passé cette même nuit sans dormir. S'étant levé au point du jour, il promenait ses regards du haut de son palais, lorsqu'il aperçut sa fille s'avancer en chancelant, toute courbée sous le poids de son fardeau, puis le déposer au lieu convenu et revenir en toute hâte sur ses pas. Après les avoir longtemps considérés, l'empereur ému à la fois d'étonnement et de douleur, mais pensant que la volonté divine était pour quelque chose dans tout cela, se contenta et garda le silence sur ce qu'il avait vu.

Eginhard, inquiet de sa faute et bien certain que l'empereur ne serait pas longtemps à l'ignorer, finit, au milieu de ses angoisses, par prendre une résolution. Il alla trouver ce prince et fléchissant le genou, il lui demanda son congé, lui disant que les grands et nombreux services qu'il avait déjà rendus n'avaient pas été dignement récompensés. L'empereur l'écouta ; mais, au lieu de répondre directement à sa demande,

<sup>1</sup> Histoire de la sténographie dans l'antiquité et au moyen âge (p. 351 et suiv.) de Louis-Prospér Guénin, sténographe reviseur au Sénat français et Eugène Guénin, sténographe reviseur au Sénat, Lauréat de l'Académie française.

il garda longtemps le silence, finit par lui dire qu'il ferait droit à sa requête le plus tôt possible, fixa le jour et donna aussitôt des ordres pour que ses conseillers, les grands du royaume et ses autres familiers, eussent à se rendre auprès de lui. Lorsqu'ils furent réunis, l'empereur commença en disant que la majesté impériale avait été gravement offensée par l'indigne commerce de sa fille avec son notarius, et que son cœur était en proie à la plus violente indignation.

Comme tous restaient frappés de stupeur et que quelques-uns doutaient encore du fait, tant ce crime inouï leur paraissait grave, l'empereur le leur prouva jusqu'à l'évidence en leur racontant, avec tous les détails, ce qu'il avait vu de ses propres yeux, et leur demanda leur avis à ce sujet. Les opinions furent divisées : les uns voulaient qu'on infligeât à l'auteur d'un pareil attentat un châtiment sans exemple ; les autres se prononcèrent pour l'exil ou d'autres peines. Quelques-uns, d'un caractère d'autant plus doux qu'ils étaient plus sages, après en avoir délibéré ensemble, prirent à part l'empereur et le supplièrent d'examiner la chose par lui-même, pour en décider ensuite suivant la prudence que Dieu lui avait accordée.

L'empereur, après avoir entendu ces divers avis et choisi celui qu'il devait suivre, leur dit alors :

Il arrive souvent que certaines choses, après un mauvais commencement, ont une terminaison favorable. Il faut donc, dans cette affaire, non pas se désoler, mais voir un acte bienveillant de la Providence divine, qui sait faire tourner au bien même les plus mauvaises choses. Je n'infligerai donc point à mon notarius, à cause de sa méchante action, une peine qui serait plus propre à augmenter qu'à pallier le déshonneur de ma fille ; je crois plus digne de nous et plus convenable à la gloire de notre empire, de leur pardonner en faveur de leur jeunesse et de les unir en légitime mariage, couvrant ainsi, sous un voile d'honnêteté, la honte de leur faute.

A cette sentence prononcée par l'empereur, l'assemblée éclata en applaudissements et exalta à l'envi sa grandeur d'âme et sa clémence. Cependant, Eginhard, qu'on avait envoyé chercher, entre, et l'empereur, lui montrant un visage tranquille, lui dit : « Depuis longtemps, vos réclamations sont parvenues à nos oreilles. Vous vous êtes plaint de ce que notre royale munificence n'avait pas encore reconnu digne de vos services ; mais, en réalité, c'est à votre propre négligence qu'il faut d'abord l'attribuer, car malgré le lourd fardeau de si grandes affaires que je supporte seul, si j'avais été informé de vos désirs, je vous aurais accordé les honneurs que vous avez mérités. Je ne veux pas vous faire languir davantage en prolongant ce discours, et je vais faire cesser ces plaintes par le don le plus magnifique, afin de vous trouver, comme auparavant, plein de fidélité et de dévouement pour moi. Je ferai donc passer sous votre autorité, et je vous donnerai en mariage, ma fille, votre porteuse, celle qui, l'autre jour, ceignant sa robe, a mis tant de complaisance à vous porter.

Aussitôt, sur l'ordre du roi, sa fille fut amenée au milieu d'une suite nombreuse et, le visage tout couvert d'une vive rougeur, elle passa des mains de son père dans celles d'Eginhard, qui reçut en même temps une riche dot de plusieurs domaines, avec d'innombrables présents d'or, d'argent et de pierres précieuses. A tant de richesses, l'empereur Louis ajouta encore, après la mort de son père, le domaine de Michelstadt et celui de Mulinheim.

Le fait raconté est-il exact, se demande Guénin ? Des savants éminents, comme Mabillon et don Rivet, l'ont admis comme vrai sans hésitation, et ont fourni à l'appui de leur opinion de sérieux arguments ; d'autres, avec M. Guizot, n'y voient qu'une gracieuse et poétique légende. Remarquons simplement que si Eginhard devint l'heureux époux d'une fille de Charlemagne, il ne fut pas le seul notarius à qui ce bonheur échut, et qu'il eut Angilbert pour beau-frère.

Les sténographes se sont réunis à Lausanne. Leurs ancêtres s'appelaient des « notarius », mot francisé plus tard en notaire, pour rappeler les « notes » tiroiennes dues essentiellement à Tiron, esclave affranchi de Cicéron, dont il sténographait, avec d'autres scribes, sur des tablettes de cire, les discours, en employant un poinçon. L'usage des notes se perpétua, mais elles furent réservées, au moyen-âge, à l'écriture des actes diplomatiques dressés par les « notarius ».

L. M.

## LA PLUIE



E suis la pluie.

Ma fonction, ma raison d'être, que dis-je ! ma condition d'existence, c'est de tomber...

Si je ne tombais pas, je serais nuage, nuée, vapeur, je ne serais pas pluie.

Je peux donc dire : je tombe, donc je suis.

En général, les hommes ne m'aiment pas. Ils disent : « Ennuyeux comme la pluie ». Ce qui ne les empêche pas de dire aussi : « Une pluie bien-faisante ».

Tous leurs jugements sont d'ailleurs pleins de ces contradictions. Quand ils ne m'ont pas vue

pendant huit jours, ils m'appellent à grands cris. Dès que je suis là depuis trois quarts d'heure, ils ont assez de moi et me maudissent.

Ils voudraient que je tombe la nuit. Mais la pluie n'est pas si bête que les hommes : pour tomber, elle n'a pas besoin de n'y pas voir.

D'ailleurs je suis toujours tombée quand il m'a plu...

Les hommes sont inférieurs à la pluie à tous égards : personne ne songera à nier, par exemple, que les plus forts d'entre eux ne soient au-dessous d'elle.

Autre preuve. L'action de tomber est généralement considérée par tout le monde comme un accident, et le plus souvent un homme qui tombe se fait du mal... Pour moi, tomber c'est une joie.

Plus je tombe fort, plus je suis contente.

Plus je tombe de haut, plus ça me fait du bien.

Je suis un des très rares objets qui peuvent « ne pas arrêter de tomber ».

Je ne connais guère que la neige et la grêle qui puissent en dire autant. Et encore ces deux concurrentes n'ont-elles ni ma ténacité ni ma patience.

Le déluge fut les quarante plus beaux jours de ma vie.

La pluie n'est pas prosaïque comme les hommes voudraient le faire croire. Elle connaît aussi les charmes de la rêverie et de la poésie : mieux que les plus subtils poètes elle sait vivre dans les nuages. Mieux qu'elle sait planer au-dessus des laideurs de la terre.

Il n'y a pas que des grosses pluies, que des pluies lourdes, il y a des pluies fines, des pluies légères, des pluies pénétrantes.

Il y a aussi des pluies puissantes, torrentielles ou diluviennes. Chacun sait que l'homme le plus robuste ne peut lutter longtemps contre la plus faible pluie, et que, dans ce duel inégal, il est bientôt transpercé !

La moindre pluie trempe en quelques instants un géant comme une soupe, et le guerrier le plus redoutable sur qui tombe la pluie n'a que la ressource de fuir et de se mettre à l'abri.

L'homme, qui a inventé la cuirasse pour se protéger contre les coups de sabre, et le blindage pour se protéger contre les boulets de canon, a dû aussi inventer le parapluie pour se protéger contre la pluie.

Or, la cuirasse et le blindage sont rarement traversés, tandis que la pluie transperce à la longue le plus solide parapluie.

S'il me plaît, je puis tomber sous forme de hallebardes.

Mieux que cela, je puis, si la fantaisie m'en prend, je puis obscurcir le soleil. Chose étrange, je puis faire, quand cependant je tombe à torrents, que les hommes n'y voient goutte...

La pluie la plus bête se moque des hommes les plus intelligents. Les pronostiqueurs les plus roublards, les météorologistes les plus éminents, n'ont jamais été capables de prévoir sûrement la venue ou la durée de la pluie.

Les plus grands savants sont d'ailleurs très polis avec la pluie et construisent des pluviomètres pour la recevoir.

Ne pouvant l'empêcher de tomber, la mesurent.

Quand il pleut fort, le plus fameux météorologiste n'a qu'à rentrer chez lui.

On peut donc dire que, de toutes les façons, la pluie met la science dedans.

Mon âme connaît les crises orageuses.

Comme une créature vivante, je me calme, je redouble de violence, je m'entête, je persiste, je renonce, je dure, je m'interromps, je m'éternise, je passe !

Je puis être brutale, si je veux ; alors je frappe les carreaux et fouette les vitres !

Je vais quelquefois jusqu'au crime, je noie les semailles, je mine la maçonnerie et j'inonde les chemins. Je grossis les rivières et j'incite les fleuves aux plus graves débordements.

Je suis musicienne à mes heures : je chante délicieusement sur les feuillages épais des sous-bois.

Je suis peintre aussi. Nul artiste ne trouva ja-

mais des couleurs plus brillantes que celles qui me servent à enluminer ma carte de visite : l'arc-en-ciel.

Je suis d'une force peu commune puisqu'il suffit d'une petite pluie pour abattre un grand vent.

Je suis excellente femme de ménage : je lave les trottoirs, je lessive les chaussures, je rince les toits.

Je suis hygiéniste de la nouvelle école : je ramone l'atmosphère, je purifie l'air, j'assainis le sol. J'abats les microbes flottants et les germes morbides flottants et les germes morbides en suspension.

Je suis la providence des potagers et la fée des jardins.

Je suis l'hydrothérapie botanique ; je suis la douche des petits pois, le tub des salades et le bain des fraisiers.

Je suis l'amie des colimaçons, des canards, des grenouilles, des cochers de taxis, des compagnies de trams. Je suis la complice des gens fautifs qui rentrent en retard chez eux.

Je suis la cause, je suis l'effet, je suis le prétexte et je suis l'excuse.

Enfin, je suis un élément... de gaieté, puisque lorsqu'il pleut tout « rigole ». Et c'est pour toutes ces raisons qu'il ne faut jamais insulter une pluie qui tombe. M. Z.

**A deux sous, tout l'paquet !** — Une pimbèche est assise, dans le tramway, à côté d'un officier de dragons, son frère ou peut-être son fiancé.

Monte une paysanne, haute en couleur et forte en taille, qui s'assied de l'autre côté de la demoiselle.

Celle-ci, d'un air dédaigneux, regarde l'intruse et se serre contre l'officier, afin d'éviter tout contact avec la paysanne.

— Oh ! dites donc, fait la bonne femme, faudrait pourtant pas croire, mademoiselle, que pour vos dix centimes, on veut vous mettre un officier de chaque côté !

## HIVERNALE



N'est pas tant pressé par cette « cramine » que les gens instruits appellent une vague de froid lors même qu'on sait bien qu'on ne peut faire des vagues qu'avec de l'eau !

Aussi je prends le temps de lire mon journal et de vous confier la surprise que j'ai eue en apprenant qu'il y avait comme qui dirait une relâche chez les aspirants à ce qui s'appelle le Barreau : ce mot est sans doute un dérivé du verbe « barer » qui veut dire qu'il y a une « barre » entre celui qui veut prendre et celui qui ne veut rien lâcher.

Pour dire la vérité, cette question d'aspirants au barreau n'a pas d'importance pour des gratterterre qui n'ont en tête que leurs ceps et savent que les avocats ne sont pas de notre compétence et n'ont pas besoin de souffler sur le bout de leurs doigts pour les réchauffer.

Enfin, quoi ? Il paraît que d'autres gratterterre avaient lu l'article aussi bien que moi, attendu que le soir on s'est trouvé nombreux à la pinte, ce qui ne serait pas arrivé si nous avions pu nous rendre au travail et, fatigués, aller nous étendre dans nos lits !

Et voilà que j'ai fait la bêtise de dire à ceux qui parlaient de l'article : « Après tout, qu'il y ait des avocats ou qu'il n'y en ait plus, nous avons encore assez d'idées pour conduire nos affaires nous-mêmes ! »

Pour être franc, je dois reconnaître que j'ai lâché en plus cette réflexion un peu égoïste : « les avocats n'ont qu'à se débrouiller et de même, ceux qui ont besoin d'eux ! »

Là-dessus, mes compagnons de table se sont tous tournés contre moi : l'un m'a crié comme si j'étais sourd : « Il faut de tout pour faire un monde ! »

Un autre, sur le même ton : « Alors, quand nous aurons l'occasion d'acheter à bon compte quelque brique de terre, qui fera nos actes, s'il n'y a plus personne pour s'en occuper ? »

Celui qui était assis à côté de moi et qui va marier sa fille à un vieux richard m'a regardé en roulant ses gros yeux qui m'ont rappelé mes